

LES HORIZONS PERDUS DES CARAVANES D'ANTAN

CONSTANTIN DE SLIZEWICZ & THOMAS GOISQUE

Sur les marches tibétaines entre les provinces du Yunnan et du Sichuan, Constantin de Slizewicz, accompagné du photographe Thomas Goisque, conduit une caravane traditionnelle de chevaux et de mules qui progresse par monts et par vallées à la recherche du mythe de Shangri-la. Entre missions catholiques oubliées, montagnes sacrées inviolées et pays peuplé de brigands gentilshommes, un voyage nostalgique vers ces horizons perdus en suivant les traces des géographes français André Guibaut et l'infortuné Louis Liotard.





Le 10 septembre 1940 : «Je venais de voir Liotard pour la dernière fois... Depuis les derniers mots de Liotard, je n'ai pas entendu une voix humaine. Même au moment où l'attaque a commencé, nos adversaires n'ont pas poussé un cri. Ils tirent sans mot dire, sans un hurlement pour exprimer leur haine ou leur frénésie, armant et déchargeant leurs fusils avec une application d'ouvriers consciencieux...» C'est la fin de la deuxième expédition Guibaut-Liotard. Partie de Kangding à l'Ouest du Sichuan en Chine, elle souhaitait rejoindre la montagne Amnyé Machen en traversant entièrement le pays golok. Le voyage s'arrête ici pour les aventuriers géographes français. Leurs meurtriers sont les fameux bandits de l'Amnyé Machen, les Goloks ou «Têtes retournées»; ils

sont réputés être l'une des peuplades les plus belliqueuses du Tibet, de la Chine et même peut-être de l'Asie. Depuis toujours, ils ont cet appétit inassouvi à vouloir dérober et tuer. Les sociétés de géographie européennes gardent la mémoire de quelques explorateurs audacieux comme Dutreuil de Rhins, qui en 1894, est parti sans retour tracer les cartes de ces parties du globe. Ces territoires, restés taches blanches, véritables *terra incognita*, viendront nourrir en Occident le mythe tenace d'un royaume perdu au milieu des montagnes tibétaines.

En 1999, lors de mon premier passage à Shangri-la, anciennement Zhongdian, un ami m'avait parlé de ce territoire caché là-haut, en allant vers les vallées entre Muli et Litang; un pays perdu situé dans le Kham tibétain, dans la province du Sichuan. Là-bas me disait-il, les rivières laissent couler de l'or, où nature est synonyme de sauvagerie piquetée de montagnes aux cimes hiératiques, où les hommes fidèles à leurs traditions vivent détachés du monde. Tel un trésor enfoui, je laissais planer ce rêve de découverte. Vingt années plus tard, je suis accompagné d'une solide caravane composée de douze mules et trois chevaux, se répartissant sur leurs bâts une charge avoisinant neuf cents kilos. Suivant plein nord l'aiguille de ma boussole, nous franchissons ce col à 4276 mètres d'altitude, véritable porte qui nous fait basculer vers ce monde si espéré. Mes équipiers Guillaume et Loson sont en tête, la caravane les suit dans la neige gelée, d'un pas quasi religieux. Face à eux, le sentier se faufile sur un plateau parsemé

Vingt années plus tard, je suis accompagné d'une solide caravane composée de douze mules et trois chevaux, se répartissant sur leurs bâts une charge avoisinant neuf cents kilos. Suivant plein nord l'aiguille de ma boussole, nous franchissons ce col à 4276 mètres d'altitude, véritable porte qui nous fait basculer vers ce monde tant espéré



de blocs rocheux, avec en fond, la vue soudaine du trident de Kongaling et ses trois montagnes sacrées frôlant les six mille mètres aux noms si singuliers et imprononçables de Chanordje, Chenresig et surtout le Jampelyang, dominant au premier plan. Pyramide aussi effrayante que fascinante, écrasante beauté, reine des Cervin. Cette apparition me projette genoux à terre, tel un dévot tibétain, je la contemple en pleurant tout en me prosternant. Cette montagne déesse culminant à 5958 mètres n'est pas sans rappeler le mont Karakal, la «Lune Bleue, la plus belle montagne du monde» décrite dans *Les Horizons Perdus* de James Hilton, le roman fondateur du mythe de Shangri-la.

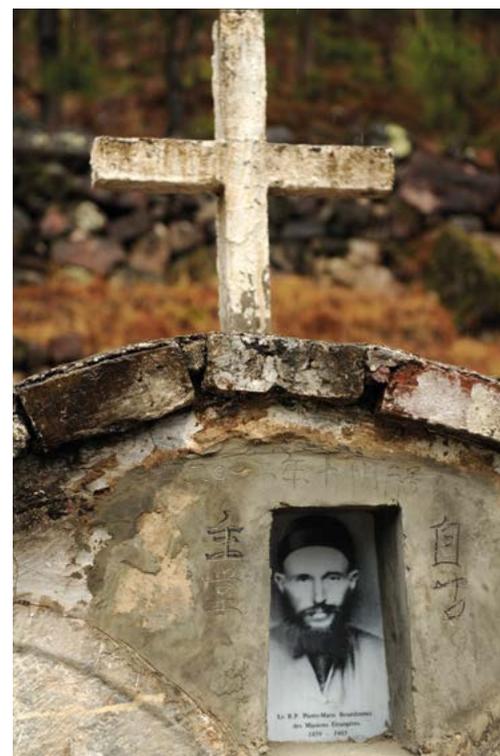
Publié en 1933, dans son livre devenu un best-seller, Hilton décrit Shangri-la comme une vallée inaccessible, cachée au cœur du massif de l'Himalaya, entre les plus grands fleuves d'Asie. Ce roman qui révèle d'une certaine utopie de mondes perdus, raconte l'histoire de cinq voyageurs qui, à la suite du détournement et crash de leur avion, découvrent un royaume inconnu, un pays monastique, véritable paradis terrestre. La lamaserie de Shangri-la, perchée face au Karakal, est gouvernée par un ancien capucin, le père Perrault qui a créé une religion, syncrétisme du bouddhisme et du catholicisme. On entend dans la vallée aussi bien le catholique *Te Deum laudamus* que le bouddhiste *Om Mane Padme Hum*. À ceux qui acceptent de suivre les initiations du grand prêtre lama, «sont promis le calme et la profondeur, la maturité, la sagesse, le clair enchantement du souvenir... et la vie éternelle!» Adapté au cinéma en 1937 par Frank Capra, le mythe de Shangri-la est inspiré de mythes anciens, celui du Shambala et du tantra Kalachakra présents dans l'hindouisme, le bouddhisme et la religion originelle tibétaine, le *bön*. Croyance d'un paradis caché où le fonctionnement de la communauté est basé sur la modération, là où des hommes verront d'un œil égal souffrance et désir, c'est une évidence, une utopie!

Et pourtant, sur le Haut-Mékong dans la province du Yunnan en Chine, à portée de montagnes de la région administrative du Tibet, une cloche retentit, dont le son emplie la vallée, qui l'absorbe de façon familière. Une croix sur un

toit en pagode émerge de vignobles qui étalent leurs terrasses scintillantes jusqu'aux eaux tourmentées du fleuve, grossi de tourbe et de vie par la fonte printanière des glaciers du Royaume des Neiges. Pour enjamber le Mékong, qui, à cette altitude de 2 000 mètres, n'est encore qu'un gros torrent de montagne indompté, il faut passer un pont suspendu de construction locale, sur de grosses planches ajourées, qui danse et chante avec le vent et le poids des voyageurs. Une piste de terre battue mène au village, qui serpente entre des bâtisses imposantes de même composition, des vergers, des animaux de ferme en liberté, et tout un peuple chamarré qui se dirige vers la cloche et le toit en pagode. Défendue par une double enceinte, rappel des temps héroïques, l'église de Tsezong, achevée en 1909, a, depuis sa construction et contrairement à nombre de ses consœurs, résisté à toutes les tempêtes de l'Histoire. Un feu illumine la cour où devisent joyeusement hommes et femmes du Tibet oriental, vêtus pour l'occasion de leurs plus beaux atours. Les enfants aussi, qui courent et crient, la bouche et les poches remplies de friandises. La joie est sur tous les visages, après quarante jours d'un jeûne scrupuleusement respecté et qui sera tout à l'heure rompu de la plus belle des façons. La cloche retentit à nouveau. Le père chinois Yao, entouré de ses enfants de cœur, s'approche du feu. La veillée pascale va commencer. Près de soixante ans qu'ils n'avaient pas eu de prêtre dans cette paroisse devenue, comme le reste de la Chine communiste, une chrétienté des catacombes. Soixante ans d'absence depuis le départ des derniers missionnaires chassés par le nouveau pouvoir, laissant derrière eux l'épopée fabuleuse des missions perdues du Toit du Monde ainsi que le dérisoire et raspailien évêché du Tibet, bâti dans le sang et la sueur, la foi et l'incertitude. Il y eut bien quelques tentatives, au Moyen-Âge, tout d'abord avec un audacieux franciscain, puis aux XVII^e et XVIII^e siècles, avec des pères jésuites qui réussirent un temps à s'établir à Lhassa. En témoigne, dans la ville sainte du lamaïsme, la cloche gravée en latin et conservée au Jokhang, premier temple par ordre d'importance du bouddhisme tibétain. Mais il faut attendre vraiment la moitié du XIX^e siècle, et le truculent

voyage des pères Huc et Gabet, lazaristes, pour que soit donné le coup d'envoi d'évangélisation, que le pape Grégoire XVI confie aux Missions Étrangères de Paris (MEP), déjà aguerries en Chine et en Inde. C'est l'époque du « grand jeu » géopolitique qui oppose les puissances coloniales à l'Empire du Milieu sur le déclin. Profitant du traité de Tianjin, signé après la seconde guerre de l'opium, qui comporte des clauses de sauf-conduit des missionnaires, ceux-ci s'en vont porter la croix du Christ dans les régions des marches tibétaines du Yunnan et du Sichuan, glaciaires abrupts de fleuves, de cols et de hautes montagnes qui fait la transition entre les plaines chinoises et les hauts plateaux tibétains. Entre les rives de la Salouen et du Mékong, ce pays, peuplé d'ethnies tibéto-birmanes semi-nomades et farouchement indépendantes, se dessine en un relief particulièrement hostile. « Gorges parallèles, démesurées, absolument pareilles, il n'y a rien de si géométrique au monde », écrivait le géographe tibétologue Jacques Bacot, qui y fit deux voyages d'exploration autour de 1910. De 1854, date de l'implantation des premiers missionnaires jusqu'en 1952, moment où ils furent expulsés par les gardes rouges, plus de soixante pères vont se succéder sur trois générations. Des vagues d'assaut venues mourir au pied du Tibet, souvent de mort violente, le martyr étant à l'époque communément admis, voire désiré, par les postulants aux Missions étrangères. De 1881 à 1949, onze missionnaires vont ainsi tomber sous les coups des lamas ou

*De 1881 à 1949,
onze missionnaires vont ainsi
tomber sous les coups
des lamas ou de leurs sbires,
fusillés, décapités, mutilés*





« Lorsque l'enthousiasme s'est refroidi, que s'est dissipée la belle image d'Épinal qu'on s'était faite de la vie de missionnaire, c'est alors qu'il est bon d'avoir une manie : collectionner des papillons, herboriser, dessiner des cartes... Beaucoup de missionnaires, parmi les meilleurs, se sont édifié ce refuge profane. Le père Goré est devenu un honorable tibétologue, le père Génestier s'est fait une réputation de trappeur »

ANDRÉ GUIBAUT

de leurs sbires, fusillés, décapités, mutilés... Louis Liotard, explorateur et géographe français, avec son confrère André Guibaut, entreprit, entre 1936 et 1940, d'explorer et de cartographier ces régions des marches tibétaines. En hiver 1936-37, ils remontent la Saluen, traversant l'impitoyable et terrible pays lissou, et sont prisonniers un hiver durant dans la vallée de Dimaluo, hôtes des pères des Missions étrangères en poste à Bahang Lu avec qui ils partagent durant plusieurs mois l'âpreté et la solitude de leur vie. Le récit de ces expéditions a été merveilleusement retranscrit par André Guibaut dans ses livres *Missions perdues au Tibet* et *Ngolo Setas*. Derniers postes avancés de la civilisation occidentale, les explorateurs de passage qui, sans partager nécessairement la foi des missionnaires, laissèrent un témoignage admiratif de leur vie et de leur engagement. Guibaut raconte : « Lorsque l'enthousiasme s'est refroidi, que s'est dissipée la belle image d'Épinal qu'on s'était faite de la vie de missionnaire, c'est alors qu'il est bon d'avoir une manie : collectionner des papillons, herboriser, dessiner des cartes...

Beaucoup de missionnaires, parmi les meilleurs, se sont édifié ce refuge profane. Le père Goré est devenu un honorable tibétologue, le père Génestier s'est fait une réputation de trappeur, le père André a essayé de perdre quelques-uns de ses cent kilos en traçant des pistes dans le Loutsékiang, sous l'œil placide du mandarin chinois qui se souciait peu d'améliorer les communications dans sa circonscription, mais trouvait bien qu'un autre le fit pour lui ».

La première fois que je me suis rendu dans la mission de Bahang Lu, c'était au printemps 2000. Le dernier poste de la chrétienté, comme le nommaient les explorateurs, est un monument entièrement fait de bois, dont les lignes originales sont un savant mélange d'architecture. Les toits recourbés font penser à une pagode taoïste, les peintures sur la façade à un temple bouddhiste, enfin le clocher avec sa croix indique tout de même qu'il s'agit d'une église. À partir de Bahang Lu, le panorama qui se découvre est incroyable. Il n'a pas bougé d'un pli depuis le passage, il y a presque soixante ans, des deux explorateurs.



**« Quel est donc le charme
redoutable de ce pays étrange
où toujours sont retournés
ceux qui l'avaient une fois entrevu ?
On arrive dans des déserts glacés,
si hauts qu'ils ne semblent plus
appartenir à la terre; on escalade
des montagnes affreuses,
chaos d'abîmes noirs
et de sommets blancs
qui baignent dans le froid
absolu du ciel »**

« Aujourd'hui le temps est clair, j'ai pu rétablir dans son cadre la mission de Bahang Lu. Je n'ai toujours pas compris pourquoi elle est ici, si loin des régions plus peuplées. Peut-être parce que son fondateur avait voulu rester au pied du col qui lui permettait de communiquer avec la vallée du Mékong et de s'enfuir à l'occasion. Elle n'est qu'une sorte de nid d'aigle qui aurait mieux convenu comme repaire de brigands. » C'est évident, la mission du père André, locataire du lieu pendant plus de trente années, est un logis d'ascète où rien n'invite au péché, ni la table avec ses pauvres mets ni même l'alcool, car il faut bien du courage pour aimer la bière grossière des Loutse. Comme l'écrit Guibaut, « on n'était pas riche dans les missions de l'Ouest et les postes du diocèse du Tibet étaient parmi les plus pauvres de Chine. Celui de Bahang Lu était l'un des plus pauvres du diocèse ». Avec l'arrivée des communistes, rien n'a changé, c'est même pire; Bahang Lu est l'un des villages les plus misérables de Chine! Si l'on s'amusa à recenser les Occidentaux qui ont séjourné à Bahang Lu à l'époque des explorateurs, on les compterait sur les doigts d'une main. Au début des années soixante, lorsqu'il écrit son livre, nostalgique, Guibaut s'interroge : « J'ignore quels sont les hôtes, plus de onze ans après le départ du dernier missionnaire, de ces bâtiments qui n'avaient été construits que pour eux. Qui dort maintenant dans la cellule où je me laissais envoûter? Un prêtre schismatique chinois? Ou – une foi ayant chassé l'autre – un commissaire du peuple, quelque instituteur féru de marxisme? » Lors de ma visite, mon insatiable curiosité me pousse vers les pièces du presbytère. À l'intérieur de la chambre du père André, je découvre des malles! Naturellement je les ouvre, et découvre – oh surprise! – qu'elles sont remplies de livres ayant appartenu à « l'ours de Bahang Lu ». Malgré la poussière, j'en extrais un bréviaire édité à Rennes en 1885, une grammaire de latin & tibétain écrite par Monseigneur Giraudeau, et toutes sortes de littératures pieuses. Mieux encore! Au fond de la caisse, je tombe sur toute une collection des magazines de *L'Illustration* datant des années 1920. Durant son hivernage de soixante-dix-huit jours, Guibaut raconte : « J'ai découvert dans le placard une collection de *L'Illustration* des dix dernières années, j'ai l'impression de feuilleter

Lorsque je remets dans le coffre ces journaux, je suis saisi du même sentiment que Guibaut. Ces livres – sans réelle valeur marchande – sont pour moi un trésor inestimable. Ces quelques feuilles de papier jauni que j'ai touchées ont été lues par les pères et les explorateurs

un livre d'histoire : ces choses, ces événements, ces visages auxquels je me suis intéressé me sont à présent extérieurs; ils sentent bon, du reste; une sorte de parfum fané que je ne déteste pas. L'actualité a maintenant quatre-vingts ans! Sur le balcon de la mission, à mon tour, je feuillette ces pages. Un des titres illustrés parle d'une action iconoclaste des troupes bolcheviques contre des couvents de Moscou. Tragédie de l'Histoire qui aime, hélas, se répéter, Bahang Lu connu avec les Gardes Rouges le même châtement, quelques dizaines d'années plus tard.

Dans son livre *Mission perdues au Tibet*, Guibaut raconte qu'il fait l'inventaire des objets du père Génestier, missionnaire auvergnat qui, après plus de cinquante années de service sur la Saluen, vient juste de rendre l'âme. Durant les jours qui précèdent l'enterrement, Guibaut trouve dans la chambre du missionnaire un duvet en poil de mouton ayant appartenu à l'explorateur le Prince Henri d'Orléans, mais aussi une boussole offerte par Jacques Bacot. En touchant ces modestes reliques ayant appartenu aux explorateurs qui furent les héros de son enfance, il est saisi d'une affectueuse émotion. À son tour, il se demande : « Quel enfant qui à cette heure vagit dans son berceau, palpera avec attendrissement – dans vingt-cinq ans – quelque objet



Nostalgique, il faut se résigner que ce Tibet d'antan soit bel et bien un horizon perdu, que nous cherchons aujourd'hui à entrevoir grâce à la magie intemporelle de notre caravane



abandonné au Loutseukiang par Liotard et Guibaut... Évoquer ce qui pourrait être dans un quart de siècle me fait froid.» C'est une revanche des objets inanimés que cette survivance à ceux qui les ont asservis. Lorsque je remets dans le coffre ces journaux, je suis saisi du même sentiment que Guibaut. Ces livres – sans réelle valeur marchande – sont pour moi un trésor inestimable. Ces quelques feuilles de papier jauni que j'ai touchées ont été lues par les pères et les explorateurs, elles ont même trouvé emploi plus prosaïque : «J'élève autour de mon grabat des barricades de numéros de *L'illustration* pour barrer la route aux courants d'air». Et lorsque revient le soir, je me dis que c'est ici que brillait la seule lumière dans la nuit de Bahang Lu.

Nostalgique, il faut se résigner que ce Tibet d'antan soit bel et bien un horizon perdu, que nous cherchons aujourd'hui à entrevoir grâce à la magie intemporelle de notre caravane. Loin des enfers et proche des dieux, notre marche dans le ciel se trouve entre la province du Yunnan et celle du Sichuan. Presque deux cents kilomètres parcourus en trois semaines, où la distance quotidienne se calcule en dénivelés positifs. Véritables chemins noirs oubliés des tracés topographiques, la piste quasi disparue, inconnue des jeunes locaux qui nous accompagnent, est parsemée par les ruines d'anciennes cabanes d'alpage. Nous traversons des décors ressemblant aux dessins de Nicolas Roerich, peintre d'origine russe, qui en 1923 et durant cinq années a arpenté cette Asie extrême entre l'Himalaya et l'Altay, du Gobbi au

Cachemire, le grand Tibet... Accompagné de sa femme et de son fils qui avait seulement 6 ans, il en a rapporté un carnet de route mais surtout des peintures d'une force spirituelle quasi *new age* qui rappellent la densité géographique de ces paysages ayant forcément inspiré Hilton durant la création de son mythe. « Quel est donc le charme redoutable de ce pays étrange où toujours sont retournés ceux qui l'avaient une fois entrevu ? On arrive dans des déserts glacés, si hauts qu'ils ne semblent plus appartenir à la terre ; on escalade des montagnes affreuses, chaos d'abîmes noirs et de sommets blancs qui baignent dans le froid absolu du ciel », écrivait-il y a un siècle l'explorateur Jacques Bacot dans son livre *Le Tibet révolté*. Durant ces semaines, notre caravane restera sur une altitude de croisière raisonnable entre 4 000 et 4 800 mètres, un air raréfié à la clarté soyeuse, évitant ainsi de croiser nos congénères. Absence des hommes, présence végétale, rhododendrons pluricentenaires, étendues d'azalées et forêts denses de chênes, sapins et mélèzes enguirlandés de lichens et surtout, d'apparitions animales : un porc-épic nous laissant en souvenir ses épines d'une finesse préhistorique, un takin croisé par mon équipier Loson nous dominant avec mépris, les chevrotains porte-musc martyrisés dans le passé pour les besoins des parfumeurs, le loup terrorisant nos frères muletiers qui usent de leurs chants inoffensifs pour le faire fuir. Durant les derniers jours de notre progression, nos campements tutoient la beauté céleste des monts Jampelyang et Chenresig. Avec humilité et respect, nous longeons une piste, sur son versant occidental, qui se révèle être le chemin des pèlerins absents à cette saison très avancée dans l'hiver, offrant une transparence parfaite vers ces horizons perdus. Pour atteindre et apprécier ces lieux où les éléments n'ont jamais été assagis, la caravane traditionnelle : lourdes tentes, intendance, chevaux et équipage tibétain... reste le viatique par excellence pour accéder à ce rêve.

La vision d'une longue caravane de chevaux serpentant dans un paysage de montagnes aux beautés sauvages, est la réincarnation du voyage d'antan pratiqué par les explorateurs du début du XX^e siècle. Ce type de transport, on ne peut plus naturel, est chargé d'une force transcendante, antimoderne, qui réveille les songes de l'enfant



Pour atteindre et apprécier ces lieux où les éléments n'ont jamais été assagis, la caravane traditionnelle : lourdes tentes, intendance, chevaux et équipage tibétain... reste le viatique par excellence pour accéder à ce rêve

qui somnole en nous. Notre caravane est tel un navire dans l'océan du ciel qui s'échoue vers des alpages oubliés. Chaque soir c'est l'étape, les bâts sont mis à terre, les caisses en cuir et des sacs de toile sont ouverts. Une heure de travail où l'équipage mixte (français et tibétain) déploie avec une certaine folie et foi, ses dernières forces pour créer l'art éphémère des campements.

Les légendaires et spacieuses tentes Bell, en canevas, offrent confort et esthétique à la hauteur du décor qui nous environne. Dans le crépuscule, les bougies s'allument, la table s'apprête, le vin aidant, toujours produit à partir d'une vigne plantée par des missionnaires français au XIX^e, voici la veillée qui réchauffe

les âmes des corps refroidis par la nuit. Joyeux satellites du feu, chaque fois le même toujours nouveau, les muletiers tibétains y associent chants, danses et leur joie lumineuse nous offrant la première place des plus belles nuits d'étoiles. Nous écoutons les chansons de palefreniers de la Route du Thé aux sonorités si aiguës, si hautes, si pures, comme les sommets qui nous couronnent. Les émotions sont immuables, semblables à celles vécues par les explorateurs du siècle dernier. Ces astres qui éclairent nos chimères portent les noms de Bacot, Forest, Prince d'Orléans, David-Néel, Guibaut et Liotard, Roerich, Prjevalski, et celui que nous jalouons plus particulièrement, le fameux botaniste austro-américain du

National Geographic Joseph Rock, qui vécut presque trente ans dans ce pays de cocagne que sont les marches tibétaines. «Pyramide sans égale, la plus belle montagne que mes yeux aient jamais vu», écrivait l'extravagant explorateur lorsqu'il découvre le Jampeyang, dans un article publié dans le bulletin de juillet 1931. Joseph Rock était d'origine autrichienne, il émigra en 1905 en Amérique où il se fit naturaliser. C'était un autodidacte, il apprit lui-même la botanique, qui, après un détour par le Siam, le fit venir dans ces confins de la Chine. Par la suite, si nous étalons toutes ses cartes en éventail, nous découvrons qu'il fut, entre autres, professeur, journaliste, photographe, médecin, ethnologue, cartographe,

ornithologue, écrivain... Il parlait le tibétain, le naxi et le chinois. «Rock fut l'homme de la situation au bon endroit et au bon moment», nous dit l'écrivain Irène Frain qui lui a consacré une solide biographie. Lorsqu'il se déplaçait, avec son intendance, c'était une incroyable caravane! Sur l'une des photos, on le voit entouré de ses vingt-six mules et ses dix-sept hommes, accompagnés de soldats armés de fusils. Rock précise : «Vous avez besoin de montrer que vous êtes quelqu'un d'important pour pouvoir survivre dans ce monde sauvage». Ces contrées, aussi fascinantes qu'inhospitalières, contraignaient les caravanes à se prémunir des dangers à l'aide d'hommes de main, d'armes et de dogues tibétains.



En septembre 1940, notre infortuné géographe français Louis Liotard, à qui nos caravanes sont dédiées, fut tué dans une embuscade sur un col du Kham, à quelques centaines de kilomètres de l'endroit où nous campons. Il est généralement admis que pour écrire *Les Horizons perdus*, Hilton a puisé l'essentiel de son inspiration dans une série de grands reportages du National Geographic écrits par l'excentrique botaniste : montagnes sacrées, invincibles et inconnues, royaumes cachés dirigés par des amazones ou des rois demi-dieux et enfin, vallées sauvages et lointaines des fleuves Mékong et Saluen avec la présence de missions catholiques... ont fortement contribué à la trame du roman. Hilton nous a pourtant bien mis en garde : «Les cartes, vous pouvez toutes les consulter, mais je puis peut-être vous éviter la peine de chercher. Vous ne trouverez Shangri-la sur aucune».

2001, c'est la fin du mythe; pour les Chinois de ce siècle naissant, sous des aspects purement touristiques et économiques, Shangri-la est devenue réelle. Aujourd'hui deux villes chinoises se nomment Shangri-la. La plus connue est l'ancienne Zhongdian ou Gyelthang qui signifie pour les Tibétains «la plaine royale», au Nord de la province du Yunnan, point de départ de notre expédition; l'autre est une petite bourgade à l'entrée du Parc national de Yading, anciennement Konkaling, dans la province du Sichuan, le but ultime de notre caravane. Même si la marque commerciale de Shangri-la reste paradoxale chez un gouvernement qui nie la notion même de paradis, depuis deux décennies, chacune tente de s'imposer comme le véritable berceau du mythe et elles ne cessent d'investir à coups de larges travaux, massacres écologiques

sans égal, afin de remporter la manne touristique d'un tel marketing. Dans ces Shangriland, inventées puis reconstituées pour le bonheur des opérateurs touristiques chinois et créer une posture d'un Tibet idéal par le gouvernement, on ne peut s'empêcher de penser à cette phrase du sociologue Rodolphe Christin, auteur de *L'Usure du monde* : «Le tourisme est mondophage, il tue ce qui le fait vivre, il tue le monde qu'il déclare aimer».

Toujours haut et loin de l'agitation vaine du monde, la caravane franchit le dernier col; derrière nous, gardien éternel, tel un ange aux ailes déployées, le mont Chenresig nous regarde une dernière fois. Face à nous, un cirque cerné par la blancheur des sommets escarpés, étendue quasi lunaire, le Tibet sur un plateau. Sur la neige du versant nord, des névés balayés par

des vents violents nous laissent encore entrevoir des traces du passage d'un petit félin. Chat de Pallas ou panthère des neiges? Dans mon sac à dos, le récit de Tesson en territoire tibétain en compagnie du roi de l'affût en zones froides et extrêmes, le photographe Vincent Munier. Inspiré par l'apparition religieuse de ce félin, depuis une grotte surplombant ce paradis par -30°C, Sylvain nous laisse son credo : «Vénérer ce qui se tient devant nous. Ne rien attendre. Se souvenir beaucoup. Se garder des espérances, fumées au-dessus des ruines. Jouir de ce qui s'offre. Chercher les symboles et croire à la poésie plus solide que la foi. Se contenter du monde. Lutter pour qu'il demeure». Disciple de cette philosophie, ainsi la caravane navigue vers ces chemins noirs qui la mèneront vers de nouveaux horizons perdus, son Shangri-la! (B)